



Cahiers d'histoire

45-1 | 2000
Varia

Pierre GROS, *L'architecture romaine. 1. Les monuments publics*, Paris, Picard, 1996, 503 p.

Yves Roman



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ch/76>
ISSN : 1777-5264

Éditeur

Comité historique du Centre-Est

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000
ISSN : 0008-008X

Référence électronique

Yves Roman, « Pierre GROS, *L'architecture romaine. 1. Les monuments publics*, Paris, Picard, 1996, 503 p. », *Cahiers d'histoire* [En ligne], 45-1 | 2000, mis en ligne le 13 mai 2009, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ch/76>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Tous droits réservés

Pierre GROS, *L'architecture romaine.*

1. *Les monuments publics*, Paris, Picard, 1996, 503 p.

Yves Roman

- 1 Incontestablement c'est un bel ouvrage. L'exceptionnelle qualité de présentation, commune à tous les manuels de cette collection (*Les manuels d'art et d'archéologie antiques*), s'allie ici à une non moins exceptionnelle vigueur de pensée clairement manifestée dès l'introduction. Car, à dire vrai, le genre littéraire, dont relève ce manuel d'architecture, était particulièrement difficile. De ce fait, les mots de quasi quadrature du cercle, employés par Pierre Gros, symbolisent bien les exigences d'une pareille démarche. En effet, l'architecture, plus que "nulle autre activité humaine" est liée "aux structures sociales et politiques, ainsi qu'aux conditions économiques", et est le reflet du temps qui passe et des hommes qui le meublent. De ce fait, il était impératif d'être attentif à l'évolution des sociétés, des mentalités des utilisateurs, des constructeurs de ces monuments publics, des hommes qui les bâtirent et qui les fréquentèrent. De plus, d'une manière parfaitement normale pour eux, politique et religieux ne pouvaient être séparés. Un *templum* n'était pas forcément un temple, au sens que nous donnons à ce mot, mais un lieu inauguré par les augures. De ce fait, il pouvait y avoir des *templa* qui n'étaient pas des temples, comme le relève Pierre Gros, et le Sénat, assemblée politique à ses heures, pouvait se réunir dans un temple, comme dans tout lieu inauguré. Le "système classificatoire" constituait sans aucun doute le problème le plus épineux. La "monographie verticale" (par types d'édifices) ne pouvait pas ne pas être utilisée. Mais il était évident qu'elle pouvait être réductrice. L'historien ne peut donc que se réjouir du parti pris par l'auteur de ne pas satisfaire aux exigences du passé, attentif aux variantes des modèles de base, pour avoir au contraire présents à l'esprit "tous les aspects de l'affirmation sociale et de la représentation qui sont au centre même de la vie des groupes dirigeants, à Rome, en Italie et chez les notables provinciaux". Cette position ayant été conservée tout au long de l'ouvrage, le lecteur sous les yeux duquel sont successivement placés les espaces et articulations urbains (enceintes, portes, arcs, portiques), les diverses composantes de tout centre monumental (temples, forums, basiliques, curies), les

monuments du spectacle (théâtres, odéons, amphithéâtres, cirques et stades, bibliothèques, sièges d'associations de tous ordres), les monuments des eaux (thermes, fontaines), enfin les monuments du commerce (marchés, greniers), le lecteur, aidé par une multitude de plans et dessins, voit finalement resurgir une histoire inscrite dans les matériaux. Le chapitre 1 en est un bon exemple. Il est austère à souhait : Enceintes et portes urbaines. Pourtant, l'histoire de l'Italie, dans ses épisodes les plus violents, surgit brutalement à la page 36. Ce sont 35 enceintes qui y sont relevées et rapportées au Ier siècle av. J.-C. Car les troubles de tous ordres, et d'abord les guerres civiles, amenèrent les villes italiennes à renouer avec le rempart. De telles constructions ne furent plus nombreuses que sous les Julio-Claudiens, c'est-à-dire durant une période de paix. Le paradoxe est évident et la situation due à la volonté d'autoreprésentation des communautés urbaines, sans qu'il y ait eu un lien impératif entre le titre de colonie romaine et l'existence d'un rempart, comme on le crut autrefois. Il est donc clair que l'architecture est susceptible de bien des évolutions. C'est précisément ce que montre le chapitre 2, expliquant comment aux alentours de notre ère, les arcs du passé (*fornice*), simples baies sous arcade, encadrées de piles avec des modénatures fort simples, cédèrent la place aux véritables arcs triomphaux (*arcus*), qui, fondamentalement, avaient la même fonction mais dont la baie avait moins d'importance que son encadrement architectural. De toute façon, *fornix* ou *arcus*, l'arc montrait l'émergence des *imperatores*, du rôle de la victoire et l'influence des monarchies hellénistiques. Il n'est donc pas étonnant de le voir se répandre avec notre ère, c'est-à-dire avec l'Empire. Le portique (chapitre 3), cet édifice dont la longueur était beaucoup plus développée que la largeur et qui était ouvert sur toute sa longueur au moyen d'une colonnade, adopté par les Romains dans le début du IIe siècle av. J.-C., est l'illustration de la mutation de la Ville, empruntant l'un des symboles des ensembles urbains de l'Orient grec, mais aussi de l'esprit pratique qui présida à cette mutation. Le portique, comme l'entrepôt, eut d'entrée la faveur des Romains, en raison de son aspect pratique, de sa "grande utilité", comme devaient l'avouer les Anciens. La copie grecque était incontestable, mais profondément sélective, et évolutive de surcroît. Il en allait différemment pour les temples (chapitre 4) puisque les fondements du *templum* n'étaient pas architecturaux mais procédaient de la délimitation du champ de vision de l'augure. De là ces plans originaux en Italie de temples "toscaus" ou "étrusco-italiques" qui étaient toujours beaucoup plus larges que les temples grecs (rapport de 5/6 entre largeur et longueur pour le Capitole, selon Vitruve). L'influence grecque se manifesta cependant de puissante manière à partir du IIe siècle av. J.-C., quand les *imperatores* importèrent à Rome ce qu'ils avaient vu dans des villes grecques vaincues ou pillées (rôle du sac de Corinthe, 146 av. J.-C.). Alors, le marbre du Pentélique, dont l'exploitation était passée en des mains romaines, envahit Rome. Alors, la marchandise s'étant répandue, de riches *negotiatores* dotèrent parfois l'*Urbs* de monuments étonnants, profondément marqués par l'hellénisme, comme le temple rond du *Forum Boarium*, dont le constructeur fut un riche commerçant, M. Octavius Herrenus (vers 120-110 av. J.-C.), avant que les deux traditions ne se mêlent dans ce "système mixte procédant de pratiques grecques et étrusques" décrit par Vitruve. Brève, "l'acculturation passive" était achevée, ce qui n'empêchait pas l'intégration féconde de l'essentiel de l'hellénisme (les ordres) avec l'apparition de ce "corinthien romain", symbolique de l'impérialisme romain, mais qui, cependant, ne fit pas disparaître l'ordre ionique. Il ne devait pas non plus entraîner la disparition de ces petits édifices, d'influence celtique, qu'une tradition savante reconnaît sous le nom de *fana* (examinés p. 199 et suiv.). Le chapitre 5 est, lui, consacré au groupe d'édifices rassemblés sous le nom de *forum* et situés en principe à la

croisée du *cardo* et du *decumanus* (généralement une place rectangulaire bordée de portiques, dominée sur un petit côté par un temple, et, à l'opposé, par une basilique judiciaire, avec une curie, un tribunal, un trésor et une prison à la périphérie de cet ensemble). Le lieu était d'abord un *templum*, un emplacement augural. Tout simplement, les colonnes, couvertes de marbre, avaient remplacé les pieux ou les arbres qui, à l'origine, marquaient les limites de ce lieu parfaitement délimité. Les Romains n'ont pas copié servilement l'architecture grecque, comme certains historiens sont encore tentés de le croire et c'est bien ce que montre le chapitre 6, consacré à la basilique, c'est-à-dire à un édifice "représentatif du mode de vie des communautés, romaines, italiennes ou provinciales", malgré le "caractère évanescent de sa définition structurelle". Car la basilique, abritant un *tribunal* (podium sur lequel siégeaient les juges), était un lieu multifonctionnel qui voyait se traiter des affaires de toutes sortes, grâce à ce qui en faisait le charme, la mise à l'abri des intempéries. La basilique romaine, si nous suivons Pierre Gros, dérivait très probablement de l'*atrium regium*, qui se confondait sans doute avec la résidence de Numa Pompilius, second roi de Rome. Il en allait de même pour les curies (chapitre 7) intégrées à Rome dans un ensemble *comitium*-curie dès la fin du VIIe ou le début du VIe siècle av. J.-C. La troisième partie consacrée aux monuments de spectacle et de loisir est l'occasion de mise au point d'un très grand intérêt. Car pendant longtemps à Rome, avant la construction du théâtre de Pompée, les hommes de la Ville eurent l'habitude du théâtre (grâce à des gradins de bois, démontables) sans disposer d'un bâtiment permanent à cet effet. La crainte de mouvements séditionnels par les *patres* est peut-être une explication à cette infiltration tardive de schémas grecs, revus à travers des exemples en pays samnite ou campanien. La même source italienne méridionale doit être relevée pour l'amphithéâtre, ce monument pour nous caractéristique de Rome qui ne fut véritablement romain qu'avec notre ère (Vitruve, *Res gestae*). Pendant longtemps (jusqu'en 29 av. J.-C.) le *Forum*, avec des aménagements amovibles en bois, en tint lieu ! Quant au cirque (chapitre 11), la similitude avec l'hippodrome des Grecs n'est qu'apparente, le cirque romain étant ce que n'était pas l'hippodrome, un monument au sens propre du mot. Il resterait à parler des thermes, mot auquel les Romains préféraient celui de *balnea* (*thermae* étant employé pour les grands thermes impériaux), des fontaines... sans oublier les marchés et entrepôts, trop souvent négligés, à tort, car ils sont aussi un élément de l'identité romaine. On l'aura compris. Cet ouvrage fera date, par la qualité des informations qu'il nous apporte mais aussi par ce souci historique de toujours retrouver les formes originelles et surtout de mettre en évidence les évolutions. Par-delà les mots, les concepts et les formes c'est une culture et son histoire qui apparaissent. Pierre Gros a remarquablement tenu son pari de ne jamais oublier les hommes.